Médiévales

Langues, Textes, Histoire

50 | printemps 2006

Sociétés nordiques en politique (XII^e-XV^e siècles)

Les évêques norvégiens et les idées politiques d'Occident au XII^e siècle

Norwegian Bishops and Western Political Ideas in the 12th century.

Stéphane Caviaux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/1329>

DOI : 10.4000/medievales.1329

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 29-46

ISBN : 2-84292-186-0

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Stéphane Caviaux, « Les évêques norvégiens et les idées politiques d'Occident au XII^e siècle », *Médiévales* [En ligne], 50 | printemps 2006, mis en ligne le 15 septembre 2008, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/1329> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.1329>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Les évêques norvégiens et les idées politiques d'Occident au XII^e siècle

Norwegian Bishops and Western Political Ideas in the 12th century.

Stéphane Coviaux

- 1 Commencée au plus tard au X^e siècle, la christianisation de la Norvège fut un processus long et complexe, qui ne prit pas fin avec la conversion des rois, aux alentours de l'an mil ¹, ni avec l'inscription officielle du christianisme dans les lois du royaume, que l'on doit sans nul doute à l'activité du roi Olaf Haraldsson (1015-1030) ². Conçue comme l'un des éléments de l'intégration de la Norvège dans l'Occident chrétien, elle se poursuivit dans la seconde moitié du XI^e siècle, marquée par l'émergence progressive des structures diocésaines ³, et tout au long du XII^e siècle. On en verra la preuve dans deux textes datant de la fin de ce siècle, qui, quoique très différents par leur nature, attestent l'un et l'autre la diffusion en Norvège d'idées et de représentations empruntées à la réflexion politico-religieuse occidentale.
- 2 Le premier date du pontificat de l'archevêque Eystein Erlendsson, qui, de 1161 à 1188, constitua une étape essentielle dans la consolidation de la jeune Église norvégienne ⁴. Il s'agit d'une décrétale du pape Alexandre III, envoyée en réponse à une question qui lui avait été posée au sujet de la donation de Constantin ⁵, dont nul n'ignore l'importance dans la réflexion théorique sur les rapports entre les pouvoirs temporel et spirituel au Moyen Âge ⁶. Le second archevêque de Nidaros (l'actuelle Trondheim), acquis aux idées théocratiques développées à Rome depuis le temps de la réforme grégorienne, ne pouvait manquer de s'y intéresser ⁷.
- 3 Le second texte est connu sous le titre de *Discours contre les évêques* et daté des années 1190 ⁸; comme son titre l'indique, ce pamphlet contient une violente charge polémique contre les évêques norvégiens, dans le contexte des luttes acérées qui opposaient alors le roi Sverre (1177-1202) et l'Église, en la personne du successeur d'Eystein Erlendsson, Erik Ivarsson (1188-1205), présenté par des sources quelque peu tendancieuses comme un prélat intransigeant et volontiers colérique. Le roi entendait revenir sur le principe de la liberté des élections épiscopales, officiellement établi en Norvège en 1152-1153, à

l'occasion de la fondation de la province ecclésiastique de Nidaros ⁹. Dans une étude importante, Erik Gunnes a montré tout ce que le *Discours* devait aux courants idéologiques occidentaux ¹⁰. Il y voit l'expression d'une conception théocratique de la royauté, mâtinée d'influences carolingiennes : la royauté y est ainsi définie comme un office, constitué pour le bien commun, ce qui renvoie sans doute au *ministerium* carolingien. Ajoutons à cela que, dans sa démonstration, l'auteur du *Discours* mobilise des images et des arguments qui appartiennent au fond commun de la réflexion théologique et politique du xii^e siècle ¹¹. En son début, par exemple, il utilise l'image de l'Église constituée comme un corps, dont la tête est le Christ, les yeux les évêques, institués pour montrer le droit chemin, et dont le cœur est le roi, chargé pour son compte de veiller sur tous les autres membres. Enfin, il fait une très large utilisation du *Décret* de Gratien, dont les études de Vegard Skånland ont montré la précoce diffusion en Norvège, probablement vers 1160 ¹². Cette utilisation est paradoxale, car Sverre revendiquait pour lui-même le droit de nommer les évêques de son royaume, contrairement à la liberté octroyée à l'Église norvégienne par le légat Nicolas Breakspear en 1152-1153, à l'occasion de la fondation de la province de Nidaros, et au courant réformateur inspiré par les papes depuis la seconde moitié du xi^e siècle.

- 4 Ces deux exemples montrent que, dans un contexte d'affirmation de l'Église puis de tensions entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, à la fin du xii^e siècle, la réflexion norvégienne sur les pouvoirs emprunta force idées et arguments à la pensée occidentale, en pleine ébullition depuis la réforme grégorienne. Notre ambition sera de déterminer à quel rythme ces idées ont pénétré en Norvège et de quelle responsabilité on peut créditer les évêques dans leur diffusion.

La première moitié du xii^e siècle : le temps de la gestation (1103-1152)

- 5 La première moitié du xii^e siècle est assurément la période la moins bien documentée de l'histoire de l'Église norvégienne médiévale. Ce fut pourtant une époque cruciale dans sa gestation, si l'on en juge par les événements des années 1152-1153, qui la virent s'émanciper de la métropole danoise de Lund, dont les évêques norvégiens étaient les suffragants depuis 1103, et se constituer en province ecclésiastique autonome comprenant onze diocèses, autour de la métropole de Nidaros, tandis que le légat pontifical Nicolas Breakspear imposait d'importantes réformes, à commencer par l'adoption du principe de la liberté des élections épiscopales ¹³. Jusqu'à cette date, les rois, soit nommaient directement les évêques, soit pesaient de tout leur poids dans leur désignation, sans qu'apparemment cette situation fût scandale à Rome, à Lund ou en Norvège ¹⁴. C'est qu'à cette époque les fonctions épiscopales faisaient partie d'un complexe système de distribution des honneurs destiné à créer ou à entretenir des réseaux de pouvoir utiles au roi, au même titre que la concession de terres confisquées à l'ennemi ¹⁵. Contre la protection et les revenus qui leur étaient accordés, les évêques étaient au service du roi, qui les chargeait de missions diverses, notamment diplomatiques. À l'heure où la « Querelle des Investitures » battait encore son plein plus au sud, les idées maîtresses de la réforme grégorienne ne s'étaient donc pas encore imposées en Norvège. Cependant, malgré la pénurie documentaire qui caractérise cette période ¹⁶, plusieurs indices suggèrent que les évêques norvégiens, en raison des liens nombreux qu'ils entretenaient avec le reste de l'Occident chrétien, se familiarisèrent alors progressivement avec les idées de réforme et avec les conceptions théocratiques alors en vogue à Rome, et qu'ils devinrent porteurs d'un désir de réforme générale du pouvoir royal et de la société.

- 6 Au moins quatre évêques de la première moitié du xii^e siècle semblent avoir été animés par ce désir. Le premier d'entre eux fut Simon de Nidaros, dont les dates de pontificat ne peuvent être données avec précision, mais auquel une liste épiscopale attribue la responsabilité de l'introduction de la dîme¹⁷. Mais selon les sagas, ce fut le roi Sigurd « Pèlerin de Jérusalem » (1103-1130), qui prit cette initiative, après son retour de Terre sainte en 1115¹⁸. Il faut certainement comprendre que l'évêque Simon, en accord avec le roi, introduisit la dîme dans le diocèse de Nidaros, avant qu'elle ne soit étendue ultérieurement aux autres diocèses¹⁹. Il s'agissait là d'une innovation capitale, qui d'une part permettait aux évêques de bénéficier de revenus importants, et qui d'autre part leur offrait une certaine indépendance économique vis-à-vis du pouvoir royal, condition nécessaire à toute action réformatrice²⁰.
- 7 Un conflit daté de 1128 montre à la fois la nécessité pour les évêques de s'affranchir quelque peu de la tutelle royale, et la volonté de certains d'entre eux de faire valoir en Norvège les règles matrimoniales édictées par l'Église d'Occident. Il s'agit de l'affaire du remariage du roi Sigurd qui, marié à la reine Malmfrid, décida alors pour des raisons inconnues d'épouser une certaine Cecilia, apparemment la fille d'un homme puissant²¹. L'évêque de Bergen Magni²² refusa de célébrer ces noces, ce qui contraignit le roi à se rendre à Stavanger, plus au sud, pour réaliser son projet. L'évêque de cette cité, l'Anglais Reinald, accepta à contrecœur de se plier à ses ordres, moyennant une donation importante à son église²³. Notons qu'en agissant ainsi, Sigurd ne contrevenait pas à la loi locale, celle du *thing* de Gulen, qui, dans sa version la plus ancienne, ne mettait pas d'obstacle réel à la dissolution des mariages : l'homme pouvait se séparer de son épouse par une simple déclaration faite devant deux témoins²⁴. Ce n'est donc pas en gardien du droit local que l'évêque de Bergen s'opposa au roi, mais en défenseur du droit canonique, qu'il entendait faire primer sur celui du *thing* de Gulen, à l'heure où l'Église se préoccupait d'encadrer le mariage en en faisant un sacrement et une union indissoluble²⁵. Bien qu'apocryphe, le discours que l'auteur de la *Morkinskinna* lui prête est significatif de cette tension entre droit local et droit canon : « Pourquoi as-tu décidé de faire cela dans notre diocèse, Sire, et ainsi de violer la loi de Dieu, la Sainte Église et notre diocèse²⁶ ? » On ne peut manquer ici d'établir un parallèle entre l'affaire du remariage du roi norvégien Sigurd et les déboires matrimoniaux du capétien Philippe I^{er}, une trentaine d'années plus tôt, et l'attitude de Magni de Bergen n'est pas sans rappeler celle d'Yves de Chartres qui, quelque peu isolé au sein de l'épiscopat français, avait condamné l'union de ce dernier roi avec Bertrade, du vivant de la reine Berthe²⁷. L'obscur évêque Magni apparaît ainsi comme le précurseur des prélats qui, dans la seconde moitié du xii^e siècle, s'efforcèrent avec quelque succès de sacraliser l'institution matrimoniale en Norvège²⁸.
- 8 Enfin, certains évêques des années 1140 contribuèrent à l'introduction en Norvège du monachisme cistercien, hautement porteur des idées réformatrices. En 1146, l'évêque de Bergen Sigurd, le successeur de Magni, fonda en son diocèse le monastère de Lyse²⁹, et peut-être aussi Nonneseter, un monastère féminin³⁰. L'année suivante, fut fondé le monastère de Hovedøya, sur une île au large d'Oslo, probablement par l'évêque de cette ville, un certain Vihjalm³¹. Ces quelques indices, bien que ténus, laissent penser que certains évêques norvégiens de la première moitié du xii^e siècle ne furent pas insensibles au vaste projet de réforme de la société et des pouvoirs mis en œuvre par les papes depuis la réforme grégorienne. Reste à savoir comment et au contact de qui ils avaient pu se familiariser avec lui.

- 9 Créditer Rome d'une responsabilité directe dans la diffusion des idées de réforme en Norvège semble impossible pour la première moitié du xii^e siècle. À la fin du siècle précédent, Grégoire VII avait bien tenté d'instaurer des liens entre la jeune Église norvégienne et la Curie, en demandant au roi Olaf le Pacifique de lui envoyer des clercs ³². Mais cette démarche fut apparemment sans lendemain, et après la fondation de la province de Lund, en 1103, les papes ne semblent pas avoir cherché à développer de liens directs avec les évêques de Norvège ³³ : aucun d'entre eux n'a reçu de lettres ou de diplômes pontificaux, aucun ne s'est rendu à Rome, alors que deux prélats du xi^e siècle, Asgaut et Bernard, avaient fait ce voyage ³⁴.
- 10 Ce furent vraisemblablement les contacts qu'ils entretenaient avec l'étranger qui permirent aux évêques norvégiens de se familiariser avec le programme réformateur de la papauté. Une part significative de ceux qui avaient construit l'Église norvégienne au xi^e siècle avaient été originaires d'Angleterre ³⁵. Leurs successeurs ont-ils amené de l'étranger la volonté de redéfinir l'équilibre des pouvoirs en Norvège ? Pour autant que l'on puisse connaître avec certitude les origines du haut clergé norvégien de la première moitié du xii^e siècle, ce qui est loin d'être le cas, il semble que les évêques étrangers se soient faits alors assez rares : parvenue à un certain degré de maturité, l'Église locale était désormais en mesure de recruter ses cadres en son sein ³⁶. L'Église anglaise continua cependant d'influer sur son développement : le premier évêque de Stavanger, Reinald, était d'origine anglaise, peut-être même de la région de Lincoln ³⁷ ; l'évêque de Bergen, Sigurd (vers 1139-1156), désireux de fonder un monastère cistercien à Lyse, se rendit à Fountains, probablement en 1145 ³⁸. Il n'est pas impossible non plus que deux évêques de ce temps aient été allemands ³⁹.
- 11 Tout cela semble avoir joué à la marge, au regard de l'importance du rôle de la métropole de Lund dans la diffusion des idées de réforme. En effet, autant l'Église de Hambourg, à laquelle les évêques norvégiens avaient été attachés dès l'origine, avait été un foyer de résistance aux idées grégoriennes ⁴⁰, autant la métropole danoise y fut d'emblée favorable. Son premier titulaire, Asser (1103-1137), devint même, aux dires de l'historien danois Aksel Christensen, « le premier représentant nordique du grégorianisme de l'Église universelle ⁴¹ ». Des sagas épiscopales islandaises comme celle de Jón de Hólar le prouvent. On y lit en effet que l'archevêque s'efforça d'appliquer en Scanie les préceptes de la réforme pontificale et de contribuer au redressement de la discipline ecclésiastique ⁴². Son successeur, Eskil (1137-1177), un ami personnel de Bernard de Clairvaux, responsable de la diffusion du monachisme cistercien dans toute la Scandinavie ⁴³, fut également un partisan convaincu des idées réformatrices ⁴⁴. Si l'on en croit les sagas épiscopales islandaises, l'un et l'autre se préoccupèrent de les diffuser, non seulement en Scanie et au Danemark, mais aussi dans l'ensemble des diocèses soumis à leur autorité ⁴⁵. La Norvège n'échappa certainement pas à leur influence. Au moins deux évêques norvégiens se rendirent à Lund : il s'agit respectivement d'Ottar de Bergen, présent en Scanie en janvier 1135 ⁴⁶, et de son successeur, Sigurd, qui y participa en 1139 à un concile ⁴⁷, en présence d'un légat pontifical nommé Theodewinus, vraisemblablement dépêché dans le Nord pour détacher définitivement la province de Lund de celle de Hambourg-Brême ⁴⁸. Les autres évêques durent probablement se rendre également en Scanie, même si les sources font ici défaut. Mais l'exemple de l'Islande, pour laquelle nous sommes mieux documentés grâce aux sagas épiscopales, soutient cette hypothèse : tous les évêques islandais élus entre 1103 et 1152 se rendirent en effet à Lund pour y être consacrés. Même les évêques

des terres les plus éloignées firent ce voyage, à l'instar d'Arnald, désigné par le roi de Norvège Sigurd pour le Groenland et consacré par Asser en 1124 ⁴⁹.

- 12 Dans ces conditions, l'exemple et la fréquentation des archevêques de Lund ne purent que faire naître et croître au sein de l'épiscopat norvégien un désir de réforme, d'autant que les royaumes de Danemark et de Norvège se trouvaient l'un et l'autre confrontés depuis les années 1130 à une série de guerres civiles meurtrières et potentiellement dommageables pour le clergé ⁵⁰. L'indépendance de l'Église, placée au centre du programme réformateur grégorien, et passant notamment par la liberté des élections ecclésiastiques, devait lui permettre de s'ériger en arbitre et de faire taire les conflits ⁵¹. Les deux archevêques entendirent faire valoir ce principe, en mettant en place des chapitres cathédraux, auxquels était réservée l'élection des évêques danois ⁵². Asser fit ainsi rédiger en 1123 les *Consuetudines Lundenses*, qui organisaient le fonctionnement du chapitre de Lund sur le modèle des coutumes alsaciennes de Marbach ; elles constituaient la claire expression du désir de réforme de ce prélat, en ce qu'elles proscrivaient toute immixtion des laïcs dans l'élection de l'archevêque ⁵³. Eskil eut à cœur de prolonger son action dans ce domaine, comme l'indiquent les canons du concile de Lund de 1139, qui rappelaient la primauté des frères du monastère Saint-Knut à Odense dans la nomination de l'évêque de la cité ⁵⁴.
- 13 Malgré les insuffisances réelles de notre documentation, il y a tout lieu de penser que pendant la première moitié du xii^e siècle, au contact des archevêques de Lund, les évêques de Norvège se familiarisèrent avec les idées de réforme et que certains d'entre eux voulurent les mettre en pratique. Gageons que la venue du légat pontifical Nicolas Breakspear en 1152 combla pleinement leurs attentes ⁵⁵. Cette période assez obscure préfigura donc l'émergence au sein de l'épiscopat norvégien d'un tropisme méridional, qui donna toute sa mesure pendant les trente années suivantes, essentielles dans le processus d'intégration de la Norvège au reste de la chrétienté d'Occident.
Le temps de l'archevêque Eystein : l'affirmation (1152-1188)
- 14 Dans un contexte d'après guerres civiles, les trente années qui firent suite à la venue du légat Nicolas Breakspear et à la fondation de la province de Nidaros en 1152-1153 doivent être considérées comme le temps fort de la diffusion en Norvège, des idées et représentations politico-religieuses occidentales. Dans les années 1160, l'archevêque Eystein Erlendsson, ayant choisi le parti d'un des prétendants au trône, Magnus Erlingsson, se trouva en mesure de réformer profondément la royauté norvégienne, dans un sens parfaitement conforme aux orientations souhaitées par la papauté. Deux évolutions contemporaines semblent avoir joué en ce sens.
- 15 D'une part, on vit pour la première fois accéder à l'épiscopat des clercs norvégiens formés à l'étranger, pour l'essentiel en France. Eystein Erlendsson fut peut-être le premier d'entre eux : on estime en règle générale qu'il se rendit en France ou en Angleterre dans les années 1140 ⁵⁶. Certains indices montrent que les clercs norvégiens se mirent à fréquenter assidûment l'abbaye Saint-Victor-de-Paris à partir du pontificat de cet archevêque ⁵⁷. Le successeur d'Eystein, Erik Ivarsson, ainsi que l'évêque Thore de Hamar (1189-1196), y étudièrent tous deux ⁵⁸.
- 16 D'autre part, les années qui suivirent la fondation de la province de Nidaros furent marquées par un affermissement sans précédent de l'autorité pontificale sur l'Église norvégienne. Pendant la première moitié du siècle, comme on l'a vu, la papauté n'exerça sur elle qu'une influence indirecte, par l'intermédiaire de Lund. À la faveur de la fondation de la province ecclésiastique de Nidaros s'établirent des liens directs entre

la métropole norvégienne et Rome, ce qui correspond à un mouvement général au sein de la chrétienté d'Occident où, à la faveur des schismes du xii^e siècle, les papes entendirent affirmer leur autorité sur l'ensemble des évêques⁵⁹. Les interventions pontificales prirent en Norvège des formes diverses. On note la venue de légats pontificaux : outre Nicolas Breakspear, venu en 1152 pour fonder la province de Nidaros, la papauté envoya en 1163 le légat Étienne d'Orvieto, pour consolider le lien entre la Norvège et Alexandre III, à l'heure du schisme de Victor IV⁶⁰. Des évêques quittèrent la Norvège pour se rendre auprès des papes : Eystein Erlendsson, élu archevêque de Nidaros, fit en 1161 le voyage de Rome pour chercher le *pallium*⁶¹. Enfin, les archevêques reçurent des diplômes pontificaux en nombre croissant. Si Jón Birgisson, le premier titulaire du siège métropolitain (1152-1157), n'en reçut probablement qu'un seul, en l'occurrence la bulle de fondation de la province par le pape Anastase IV⁶², son successeur Eystein Erlendsson reçut du pape Alexandre III quatorze diplômes, dont treize décrétales, qui montrent avec quelle régularité ce prélat consulta le siège apostolique pour des questions liturgiques ou disciplinaires⁶³.

- 17 Les évêques norvégiens de ce temps furent donc animés par un tropisme méridional, qui affecta profondément leurs conceptions politico-religieuses, ce dont on peut prendre la mesure en examinant les idées de l'archevêque Eystein, connues par les nombreux textes qui peuvent raisonnablement lui être attribués ou dans lesquels son influence se fait indéniablement sentir. Engagé aux côtés du roi Magnus Erlingsson (1161-1184) dans une œuvre de pacification de la Norvège, il prit une part importante dans la rédaction d'une loi de succession au trône qui instaurait le principe de la primogéniture masculine⁶⁴, et dans celle d'un serment de couronnement, daté de 1163⁶⁵. Ultérieurement, il se vit reconnaître un privilège dans lequel le roi Magnus se reconnaissait vassal de saint Olaf, *rex perpetuus Norvegiae*⁶⁶. Il contribua également à la réécriture des sections religieuses (*kristenrett*) des codes de loi du Vestland et du Trøndelag, qu'il eut soin de rendre conformes aux principes du *Décret* de Gratien⁶⁷. Enfin, il composa une *Passio beati Olavi*, accompagnée d'un recueil d'une cinquantaine de miracles, qui chantait les louanges de saint Olaf tout en proposant aux Norvégiens un modèle de comportement religieux⁶⁸. Au-delà de leurs différences de nature, tous ces textes dessinent une pensée d'une admirable cohérence, dont on peut saisir les origines dans les représentations politico-religieuses de son temps.
- 18 Si l'archevêque était acquis aux idées théocratiques, on chercherait en vain dans ses œuvres la revendication d'une supériorité marquée du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. Un esprit de modération et un goût de l'équilibre imprègnent au contraire ses conceptions en la matière : il était visiblement acquis à une conception très modérée de la théocratie, à une forme de dualisme subsumée par l'idée que les deux pouvoirs devaient travailler en commun à une mission commune. On en voit notamment la trace dans les codes de lois, qui organisaient la bipartition d'un grand nombre d'amendes perçues en cas de violation du *kristenrett*. Le code de Gulen, valable pour le Vestland, prévoyait ainsi treize cas dans lesquels elles devaient être partagées équitablement entre le roi et l'évêque⁶⁹. Dans le serment qu'il prêtait lors de son couronnement, le roi s'engageait entre autres choses à agir avec justice envers les églises, les clercs et l'ensemble de ses sujets, conformément aux lois de ses pères (*secundum patrias leges*), et à laisser à l'Église le droit de juger des affaires spirituelles, selon les saints canons (*secundum sanctorum canonum statuta*⁷⁰). Ce balancement entre les « lois de la patrie » et les « saints canons » paraît significatif d'une conception équilibrée des rapports entre le spirituel et le temporel, et il n'est pas impossible d'en

décélérer l'origine dans la pensée du maître parisien Hugues de Saint-Victor, dont Eystein avait certainement pu lire les écrits lors du séjour qu'il fit à Paris en 1161, à l'occasion de sa consécration par le pape ⁷¹. Si ce n'est pas pour sa contribution à la réflexion sur les pouvoirs que Hugues doit sa notoriété, il n'en a pas pour autant négligé cette question essentielle, défendant la supériorité du spirituel sur le temporel, le premier ayant été institué par Dieu. Mais cette supériorité se trouvait tempérée dans la pensée du maître parisien par la conception de la société chrétienne comme un corps, dont les laïcs et les clercs constituaient les deux moitiés inséparables, ce qui le conduisait à proposer des rapports entre les deux pouvoirs une image équilibrée : « Le pouvoir spirituel ne l'emporte pas au point de porter préjudice au pouvoir terrestre dans son droit, de même que le pouvoir terrestre n'usurpe jamais sans faute ce qui est dû au spirituel ⁷². »

- 19 Les idées théocratiques de l'archevêque Eystein se trouvent comme enchâssées dans sa vision de la société idéale, sans nul doute marquée du sceau de l'augustinisme ⁷³. Fidèle à une pensée qui exaltait l'unité de la société des hommes dans une perspective eschatologique, ce qui conférait à chaque composante de cette société des devoirs particuliers, l'archevêque se plut à définir ceux du roi. C'est sans surprise qu'on trouve sous sa plume l'idéal du *rex iustus*, qui s'oppose au tyran. On en voit la trace dans des textes aussi divers que la loi de succession au trône, le privilège de Magnus Erlingsson et le serment royal, comme l'ont montré Torfinn Tobiassen et Erik Gunnes ⁷⁴, mais aussi dans la *Passio Olavi*. Dans ce texte important, jusqu'à présent peu sollicité par les historiens, le qualificatif *iustus* est le premier qui vient sous la plume de l'archevêque Eystein quand il s'agit de louer les grandes qualités du roi ⁷⁵ : si Olaf l'a mérité, c'est qu'il a toujours respecté et privilégié la loi de Dieu ⁷⁶, qu'il a respecté les prêtres, fait de bonnes lois ⁷⁷, et constamment rendu bonne justice ⁷⁸. Par amour pour la paix, le roi ne fut que secondairement un combattant : il ne prit les armes que pour soutenir des causes justes, quand il s'agissait de combattre pour la foi et devenir un « athlète du Christ ⁷⁹ ». Enfin le roi fut un modèle de comportement religieux, sur la conduite duquel tous ses sujets devaient régler la leur ⁸⁰.
- 20 Cette vision augustinienne de la société conduisait Eystein à deux conclusions. La première était que l'Église devait se voir reconnaître une forme de contrôle sur le roi. Théoriquement, elle l'exerçait à deux occasions : lors de sa désignation ⁸¹, et lors du couronnement lui-même, dont la logique apparaît à nouveau pleinement conforme aux conceptions de Hugues de Saint-Victor ⁸². La seconde conclusion était que, pour exercer ce contrôle, l'Église devait être indépendante du roi et des laïcs. Le principe de la liberté des élections épiscopales, affirmé dès la fondation de la province de Nidaros, s'en trouvait naturellement conforté ⁸³.
- 21 Les trente années qui suivirent la naissance de la province de Nidaros furent sans nul doute celles de la diffusion de conceptions théocratiques modérées en Norvège, diffusion qui résulta autant de l'intensification des relations avec la papauté que de l'instauration de liens privilégiés entre les Églises du Nord et la prestigieuse abbaye Saint-Victor-de-Paris. Les deux décennies qui suivirent furent en revanche marquées par un net raidissement de ces conceptions théocratiques.
Le temps de l'archevêque Erik : le temps du raidissement (1188-1202)
- 22 Après la pacification du royaume orchestrée par l'archevêque Eystein Erlendsson et le roi Magnus Erlingsson, la fin du xii^e siècle fut en Norvège le temps de la recrudescence des conflits et des violences politiques. Contre le roi Magnus se leva en effet à partir de

1177 un autre prétendant au trône, Sverre Sigurdsson, personnage aux origines obscures, mais qui affirmait être le fils du défunt roi Sigurd Munn, l'un des protagonistes des guerres civiles du milieu du siècle, mort en 1155⁸⁴. Dans la guerre qui éclata à la fin des années 1170 et qui s'acheva par la victoire définitive de Sverre, lors de la bataille de Fimreite en 1184, l'Église norvégienne se rangea au côté du perdant, ce dont elle eut à souffrir. L'archevêque Eystein, l'indéfectible allié de Magnus, dut ainsi prendre le chemin de l'exil pour se réfugier en Angleterre entre 1180 et 1183⁸⁵. Par la suite, le règne de Sverre, qui s'acheva en 1202, fut sans discontinuité une époque de conflit entre l'Église et le roi, car ce dernier entendait effacer les réformes de 1152 et renouer avec le temps de saint Olaf, époque idéalisée au cours de laquelle les rois nommaient eux-mêmes les évêques. Les tensions de l'époque constituent ainsi comme le lointain écho nordique de la « Querelle des Investitures⁸⁶ ». Ce fut sous le pontificat d'Erik Ivarsson, le successeur d'Eystein à Nidaros, que la lutte atteignit son ampleur maximale. Cet ancien évêque de Stavanger, fils de l'évêque de Nidaros Ivar⁸⁷, et désigné par Eystein pour lui succéder⁸⁸, n'avait rien pour plaire à Sverre. Hostile au nouvel élu au motif qu'il était trop dépensier, le roi le laissa pourtant gagner Rome, où il fut consacré par le pape Clément III en 1189⁸⁹. Dès son retour, de vives tensions se firent jour entre eux, si bien qu'à l'instar de son prédécesseur Erik n'eut d'autre choix que de prendre le chemin de l'exil, en 1190. Réfugié au Danemark, il y resta douze ans, sans espoir de retour jusqu'à la mort de Sverre en 1202⁹⁰. Pendant cette longue période, il ne resta pas inactif, puisqu'il excommunia le roi en 1194⁹¹ et lança l'interdit sur le royaume en 1198⁹². Tous ses suffragants norvégiens le suivirent dans son exil, y compris Martin de Bergen, qui était pourtant l'ancien chapelain de Sverre, désigné par lui en 1194 pour succéder à l'évêque Pål⁹³. Martin dut quitter la Norvège sous la pression du pape Innocent III en 1198⁹⁴. C'est dans ce contexte que fut rédigé le *Discours contre les évêques*, dont il a été question en introduction, et qui, en utilisant les ressources argumentaires du *Décret* de Gratien, défendait les conceptions très passéistes de Sverre en matière de rapports entre les pouvoirs.

- 23 Les explications qui traditionnellement entendent rendre compte de ces tensions versent facilement dans l'idiosyncrasie. Le caractère de l'archevêque Erik Ivarsson, fait de rigidité et d'intransigeance, serait ainsi une des causes essentielles de la dégénérescence de la situation, outre bien sûr les options réactionnaires de Sverre⁹⁵. Une telle explication atteint cependant vite ses limites, car elle repose sur une source très polémique, la *Saga de Sverre*, dont la première partie fut rédigée par l'abbé islandais Karl Jónsson sous la surveillance du roi lui-même. L'ensemble constitue à l'évidence un plaidoyer *pro domo*, au même titre que le *Discours contre les évêques*⁹⁶. Il serait par conséquent dangereux de tenir trop largement compte du portrait peu complaisant que l'auteur de la saga dresse de l'archevêque Erik. Ainsi, pour l'historien Magnus Stéfansson, ce portrait traduit autant l'intransigeance du personnage que son attachement aux idées de réforme⁹⁷. Si la raison essentielle des tensions entre les pouvoirs temporel et spirituel en Norvège réside ailleurs que dans le caractère des protagonistes, c'est sans nul doute dans l'étude du contexte européen qu'il faut la chercher.
- 24 Le règne de Sverre marqua l'échec relatif des conceptions équilibrées d'Eystein Erlendsson, et des réformes qu'il avait entendu promouvoir. Sverre devint roi par la force des armes, sans que jamais les évêques aient pu juger de son idonéité, comme le stipulait la loi de succession que l'archevêque avait fait rédiger. D'autre part, dans son hostilité au principe de la liberté de l'Église, le roi ne manqua pas d'intervenir dans les

élections épiscopales⁹⁸. Cet échec conduisit au temps d'Erik Ivarsson à un net raidissement idéologique, qui donna théoriquement aux évêques un droit nouveau, celui de censurer le roi. Ce droit, qui certes résultait logiquement de l'idée d'un contrôle exercé par l'Église sur le roi de Norvège, ne se trouvait cependant inscrit dans aucun des textes attribués à Eystein. À partir de 1194, il fut non seulement revendiqué, mais encore appliqué, comme l'attestent l'excommunication du roi puis l'interdit sur le royaume de Norvège. Tout cela doit moins à l'intransigeance particulière du personnage qu'à une évolution générale au sein de la chrétienté d'Occident. Il n'est meilleur moyen pour s'en convaincre que d'observer à quel point toutes ces mesures radicales lui furent dictées par les papes de la fin du xii^e siècle. Ce fut en effet Célestin III qui l'engagea à excommunier Sverre en 1194⁹⁹ ; en 1198, ce fut Innocent III, dont l'intransigeance est bien connue, qui l'encouragea à lancer l'interdit sur la Norvège¹⁰⁰. Dans ces conditions, le raidissement idéologique norvégien de la fin du siècle ne fait que refléter les conceptions théocratiques romaines, elles-mêmes marquées par un net infléchissement sous les pontificats d'Alexandre III et surtout d'Innocent III¹⁰¹.

- 25 L'évolution des conceptions politico-religieuses des évêques de Norvège au cours du xii^e siècle, que l'on ne peut que partiellement saisir en raison du caractère très parcellaire de la documentation, reflète la progressive intégration de cette partie de la Scandinavie dans l'Occident chrétien. Lorsque les diocèses scandinaves furent coupés de la métropole de Hambourg et confiés aux soins des archevêques de Lund, en 1103, les conceptions théocratiques chères aux réformateurs grégoriens n'avaient pas encore fait souche en Norvège. Mais la fréquentation des archevêques Asser et Eskil conduisit les évêques norvégiens, en l'espace d'un demi-siècle, à se familiariser avec ces idées et, pour certains d'entre eux, à vouloir les mettre en pratique. À partir de la fondation de la province de Nidaros, en 1152-1153, ils furent directement au contact de la papauté, ce dont témoignent les conceptions politico-religieuses de l'archevêque Eystein Erlendsson, fortement imprégnées d'influences victorines. Le haut clergé norvégien, suivant désormais sans retard les évolutions de la doctrine théocratique romaine, s'employa à redéfinir la nature du pouvoir royal, à construire l'État conformément aux idéaux augustinien¹⁰². Le règne de Sverre constitua à l'évidence une réaction contre cette évolution. Mais le fait que l'auteur du *Discours contre les évêques* ait largement mobilisé dans son argumentaire le *Décret* de Gratien prouve le profond impact des idées et représentations politico-religieuses véhiculées par les évêques dans l'évolution de la pensée politique norvégienne, y compris quand il s'agissait de s'élever contre les libertés de l'Église.

NOTES

1. Selon la tradition nordique, le premier roi chrétien de Norvège fut Håkon le Bon (vers 935-961). Les plus importants rois missionnaires furent cependant Olaf Trygvason (995-1000) et Olaf Haraldsson (1015-1030), baptisé en Normandie en 1013.

2. Olaf Haraldsson termina l'œuvre de conversion de la Norvège, commencée par ses prédécesseurs. D'après les plus anciennes lois de Norvège, il fit du christianisme la religion officielle du royaume de Norvège au cours d'une assemblée tenue à Moster, vers 1022 (G. A. BLOM, « St. Olavs lov », dans *Olav – konge og helgen, myte og symbol*, Oslo, 1981, p. 63-83).
3. S. COVIAUX, *Christianisation et naissance d'un évêché : l'exemple de la Norvège du x^e au xii^e siècle*, Thèse d'Histoire, université Paris I Panthéon-Sorbonne, novembre 2003, 2 vol., 598 p. (dactyl.), p. 349-412.
4. E. GUNNES, *Erkebiskop Øystein. Statsmann og kirkebygger*, Oslo, 1996.
5. On trouvera une édition de cette décrétale dans W. HOLTZMANN, « Krone und Kirche in Norwegen im 12. Jahrhundert », *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters*, t. 2, 1938, p. 385.
6. M. PACAUT, *La théocratie. L'Église et le pouvoir au Moyen Âge*, Paris, 1989, p. 36-37.
7. E. VANDVIK, « Donatio Constantini and Early Norwegian Church Policy », *Symbolae Osloenses*, t. 31, 1955, p. 131-137 ; Id., « Konstantins dâp og Magnus Erlingssons kroning », *Historisk Tidsskrift* (désormais abrégé en : HT), t. 37, 1954-1956, p. 121-129.
8. *En tale mod Biskoperne : et politisk Stridsskrift fra Kong Sverres Tid*, G. STORM éd., Christiania, 1885.
9. Sur ces questions, voir C. JOYS, *Biskop og konge. Bispevalg i Norge 1000-1350*, Oslo, 1948.
10. E. GUNNES, *Kongens ære. Kongemakt og kirke i En Tale mot biskopene*, Oslo, 1971.
11. D. KALIFA, « Le Discours contre les évêques, avatar norvégien du conflit entre le Sacerdoce et l'Empire », *Mémoires de la Société pour l'Histoire du droit et des institutions des anciens États bourguignons, comtois et romands*, t. 34, 1977, p. 22-34.
12. V. SKÅNLAND, *Det eldste norske provinsialstatutt*, Bergen-Oslo-Tromsø, 1969.
13. A. BUGGE, « Kirke og stat i Norge 1152-1164 », HT, t. 24, 1916, p. 169-212 ; A. O. JOHNSEN, *Studier vedrørende kardinal Nicolas Breakspears legasjon til Norden*, Oslo, 1945 ; Id., *On the background for the establishment of the Norwegian Church Province : some new viewpoints*, Oslo, 1967 (Avhandlingar utgitt av Det norske Vitenskaps-Akademi i Oslo, II. Hist.-Filos. Klasse, Ny Serie, 11). Cette réforme permit la progressive émergence de chapitres cathédraux au cours de la seconde moitié du xii^e siècle. Voir M. HÜBERT, *Nogen undersøkelser om de norske domkapitler væsentlig indtil 1450*, Kristiania, 1922 (Avhandlingar fra Universitetets Historiske Seminar, 6), p. 18-22.
14. C. JOYS, *Biskop og konge...*, op. cit., p. 68-78. Malgré le manque de sources, certains indices laissent penser sans risque d'erreur que les rois jouaient un rôle de premier plan dans l'élection des évêques. On peut évoquer notamment la désignation du premier évêque des Féroé, Arnald. Selon une source tardive, le *Grœnlendingaþáttur*, les habitants de l'île, désireux de recevoir un évêque, s'adressèrent au roi de Norvège Sigurd Pèlerin de Jérusalem (1103-1130) ; ce dernier leur donna satisfaction en choisissant Arnald et en l'envoyant au Danemark pour qu'il fût consacré par l'archevêque Asser (*Flateyjarbók. En samling af norske konge-sagaer med inskudte mindre fortællinger om begivenheder i og udenfor Norge samt annaler*, FINNUR JÓNSSON éd., vol. III, Copenhague, 1868, p. 445-446).
15. Sur l'existence de ces réseaux de pouvoir, précocement constitués par les rois de Norvège, voir S. BAGGE, « Mellom kildekritikk og historisk forskning. Olav den hellige, aristokratiet og rikssamlingen », HT, t. 81, 2002, p. 173-212.
16. Pour l'essentiel, les évêques de la première moitié du siècle, placés à la tête des diocèses de Nidaros, Bergen, Oslo, puis, à partir de 1125 environ, de Stavanger, ne sont

connus que par leurs noms. La plupart du temps, en effet, nous ne connaissons leur existence que grâce à un ensemble de listes épiscopales compilées en Islande au xiv^e siècle (*Diplomatarium islandicum* [désormais *DI*], vol. III, Copenhague-Reykjavík, 1860, p. 20-39). À cette documentation de médiocre qualité on peut ajouter quelques indices glanés dans les sagas et dans les plus anciennes lois de Norvège.

17. *DI*, vol. III, n° 11B, p. 25.

18. Au chapitre 11 de la *Saga des fils de Magnus*, Snorri Sturluson raconte ainsi comment le roi Sigurd, après avoir reçu de Baudouin de Jérusalem un fragment de la Vraie Croix, s'engagea à soutenir le christianisme, à établir un siège archiépiscopal en son royaume, à déposer la relique auprès de celles de saint Olaf et à introduire la dîme en Norvège (SNORRI STURLUSON, *Heimskringla*, vol. 3, BJARNI ADALBJARNARSON éd., Reykjavík, 1951 (Íslensk Fornrit, 28), p. 250). Aux dires de l'écrivain islandais, Sigurd remplit cette dernière promesse (*ibid.*, chap. 19, p. 257-258).

19. On ignore tout de l'introduction de la dîme dans les autres diocèses norvégiens, mais on estime en règle générale, sur la foi des textes de lois, qu'elle était établie et acceptée au temps de Magnus Erlingsson, passé le milieu du xii^e siècle. Voir L. HAMRE, « Tiend », dans *Kulturhistoriskt Lexikon för nordisk medeltid* (désormais *KLNM*), t. 18, Copenhague, 1973, col. 281.

20. Les rares indices relatifs à la fondation des diocèses laissent penser que les premiers évêques furent fixés dans des domaines royaux dotés de comptoirs commerciaux, dont une partie des revenus étaient affectée à leur usage. Selon l'historienne Lesley Abrams, les premières églises épiscopales ne furent ainsi guère plus que des chapelles royales. Voir L. ABRAMS, « Eleventh-Century missions and the early stages of ecclesiastical organization in Scandinavia », dans C. HARPER-BILL éd., *Anglo-Norman Studies*, XVII. *Proceedings of the Battle Conference 1994*, Woodbridge, 1995, p. 36.

21. L'affaire est relatée dans une compilation de sagas datant du xiii^e siècle, intitulée *Morkinskinna* (*Morkinskinna. Pergamentsbog fra første halvdel af det trettende aarhundrede, indeholdende en af de ældste optegnelser av norske kongesagaer*, C. R. UNGER éd., Christiania, 1867, p. 197-198).

22. Selon les listes épiscopales les plus fiables, Magni fut le troisième évêque de Bergen, après Bernard le Saxon et un certain Sven. Les dates de son pontificat ne sont pas connues.

23. L'évêque Reinald n'était guère en mesure de s'opposer au roi Sigurd, car son diocèse venait d'être créé grâce aux largesses de ce dernier (ORDERIC VITAL, *Historia ecclesiastica*, vol. 5, M. CHIBNALL éd., Oxford, 1975, L. X, chap. 6, p. 220). Comme il obtint du roi d'importantes compensations pour la célébration du mariage, s'il faut en croire la *Morkinskinna* (*Morkinskinna...*, *op. cit.*, p. 197-198), tout laisse penser qu'il marqua fortement sa réprobation, comme son collègue de Bergen.

24. *Norges gamle Love indtil 1387*, vol. 1, R. KEYSER et P. A. MUNCH éd., Christiania, 1946, p. 29 ; J. HOVSTAD, *Heim, hov og kyrkje*, Oslo, 1948, p. 57-65 ; V. SKÅNLAND, « Skilmissee. Almen og Norge », dans *KLNM*, t. 15, Copenhague, 1970, col. 505-508 ; G. SANDVIK, « Ægteskab. Norge », dans *KLNM*, t. 20, col. 493-495.

25. J. GAUDEMET, *Le mariage en Occident. Les mœurs et le droit*, Paris, 1987.

26. « Hvi syndiz þer þat herra göra þat i varri byscopsyslo oc svirirþir guz rett oc helga kirkio oc byscopdom varnn ? » (*Morkinskinna...*, *op. cit.*, p. 197).

27. G. DUBY, *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Paris, 1981, p. 7-26.

28. Pour mémoire, le dixième des « canons de Nidaros », daté par Vegard Skånland des années 1160, interdit toute séparation entre époux, sous peine d'anathème (A. O. JOHNSEN, *Fra ættesamfunn til statssamfunn*, Oslo, 1948, p. 239-267 ; V. SKÅNLAND, *Det eldste norske provinsialstatutt...*, op. cit., p. 139-142).
29. A. O. JOHNSEN, « Biskop Sigurd av Bergen og grunnleggingen av Lyse Kloster », dans *De norske cisterciensklostre 1146-1264*, Oslo, 1977 (Det norske Videnskabs-Akademi, II. Hist.-Filos. Klasse, Avhandlinger, Ny Serie, 15), p. 13-24.
30. L. DAAE, « Om Bergens bispedømme i middelalderen », *HT*, t. 16, 1901, p. 243.
31. A. O. JOHNSEN, « Omkring grunnleggingen av klostra på Hovedøya », dans F. BIRKELI, A. O. JOHNSEN et E. MOLLAND, *Oslo bispedømme 900 år. Historiske studier*, Oslo, 1974, p. 40-42.
32. On a conservé une lettre datée du 5 décembre 1078 dans laquelle Grégoire VII demandait à tous les souverains scandinaves de lui envoyer de jeunes clercs, destinés à être formés à la Curie, probablement pour devenir ultérieurement évêques (*Diplomatarium Norvegicum* (désormais DN), t. VI, n° 1, p. 2). Il s'agissait vraisemblablement pour le pape de favoriser le développement d'un clergé scandinave, coupé de la métropole saxonne, dont le titulaire, l'archevêque Liemar, était un partisan de l'empereur, hostile aux idées réformatrices chères au pape.
33. W. SEEGRÜN, *Das Papsttum und Skandinavien bis zur Vollendung der nordischen Kirchenorganisation (1164)*, Neumünster, 1967 (Quellen und Forschungen zur Geschichte Schleswig-Holsteins, 51), p. 96-97 ; H. E. J. COWDREY, « The Gregorian Reform in the Anglo-Norman Lands and in Scandinavia », dans A. M. STICKLER éd., *La riforma gregoriana e l'Europa : Congresso Internazionale, Salerno 20-25 maggio 1985*, Salerne, 1989, p. 334.
34. Ces voyages sont à notre avis à relier à la détermination des premiers diocèses norvégiens, à partir du milieu du xi^e siècle. Asgaut fut le premier évêque d'Oslo, tandis que Bernard était installé à Selje par le roi Olaf le Pacifique, en 1068 (S. COVIAUX, *Christianisation et naissance...*, op. cit., p. 389-392).
35. Le rôle prépondérant de l'Église anglo-saxonne dans la naissance de celle de Norvège a été mis en évidence dès la fin du xix^e siècle par Absalon Taranger (A. TARANGER, *Den angelsaksiske kirkes indflydelse paa den norske*, Kristiania, 1890). La Norvège n'en accueillit pas moins pour autant des évêques allemands, comme Bernard le Saxon, premier titulaire du siège de Selje-Bergen, et même un évêque normand, Rodulf, contemporain d'Olaf Haraldsson (S. COVIAUX, *Christianisation et naissance...*, op. cit., p. 112-122 et p. 307-322).
36. Nous estimons que les rois Harald le Sévère (1047-1066) et Olaf le Pacifique (1066-1093) initièrent le recrutement local des évêques de Norvège (*ibid.*, p. 315-318).
37. La cathédrale de Stavanger ayant été dédiée à saint Swithun, révéral à Winchester, on a souvent écrit que Reinald était originaire du sud de l'Angleterre (L. DAAE, « Om Stavanger stift i middelalderen », *HT*, t. 15, 1899, p. 223). Plusieurs éléments nous conduisent à privilégier l'hypothèse d'une origine plus septentrionale : le nom Reinald semble attesté dans la région de Lincoln, cité qui, au demeurant, recelait une église Saint-Swithun (F. HILL, *Medieval Lincoln*, Cambridge, 1965, p. 36). Enfin, le roi Sigurd Pèlerin de Jérusalem connaissait cette région, dans laquelle il semble avoir séjourné sur le chemin de la Terre sainte (A. O. JOHNSEN, *Sigurd Jorsalfars opphold i England 1108-1109*, Oslo, 1984 (Det Norske Videnskabs-Akademi, II. Hist.-Filos. Klasse, Avhandlinger, Ny Serie, n° 19), p. 6).
38. A. O. JOHNSEN, *De norske cisterciensklostre...*, op. cit., p. 72.

39. Il s'agit des évêques d'Oslo Geirard (début du xii^e siècle) et Vilhjalm (milieu du xii^e siècle). Cette hypothèse n'est cependant fondée que sur l'onomastique.
40. G. GLÆSKE, *Die Erzbischöfe von Hamburg-Bremen als Reichsfürsten (937-1258)*, Hildesheim, 1962 (Quellen und Darstellungen zur Geschichte Niedersachsens, 60), p. 98-120.
41. A. E. CHRISTENSEN, « Archbishop Asser, the Emperor and the Pope. The first Archbishop of Lund and his struggle for the independance of Nordic Church », *Scandinavian Journal of History*, t. 1, 1976, p. 40.
42. Au huitième chapitre de la deuxième *Saga de Jón de Hólar*, on lit qu'Asser interdit à tous les clercs de la cathédrale de détourner leurs regards du chœur de la cathédrale pendant les offices (*Byskupa sögur*, vol. 1, GUDNI JÓNSSON éd., Reykjavík, 1953, p. 89).
43. C. WALLIN, « Ärkebiskop Eskil som klosterstiftare », *Scandia*, t. 27, 1961, p. 217-234.
44. A. E. CHRISTENSEN, « Eskil (Christiernsen) », dans *Dansk biografisk leksikon*, t. 4, Copenhague, 1980, p. 256-258.
45. Selon l'auteur de la *Saga de Jón de Hólar*, l'archevêque Asser contraignit l'évêque élu à rechercher auprès du pape Pascal II une dispense, parce qu'il avait été marié deux fois (*Byskupa sögur*, op. cit., p. 90).
46. On le sait grâce à un diplôme donné par le roi Erik III le 6 janvier 1135 en l'église Saint-Laurent de Lund (*Diplomatarium Danicum* [désormais DD], I, 2, n° 63, p. 119-124). Le roi, récemment sorti vainqueur des guerres civiles qui ensanglantaient le Danemark depuis le début des années 1130, y remerciait Dieu en donnant des biens à cette église.
47. DD, I, 2, n° 77, p. 146-150.
48. En 1133, l'archevêque Adalbéron avait en effet obtenu du pape la restitution à l'Église de Hambourg des provinces de Lund et de Gniezno ; cette restitution, qui n'eut apparemment guère d'écho dans le Nord, fut temporaire, puisqu'en 1139 les droits des archevêques de Lund furent à nouveau confirmés (K. GORSKI, « Lund et Gniezno dans les années 1130-1139. Suppression et restitution de deux provinces ecclésiastiques », *Cahiers de Civilisation médiévale*, t. 19, 1976, p. 47-52). Le légat Theodewinus était vraisemblablement chargé d'officialiser cette nouvelle à Lund (J. BACHMANN, *Die päpstlichen Legaten in Deutschland und Skandinavien (1125-1159)*, Berlin, 1913 (Historische Studien, 115), p. 58-59).
49. L'événement est commémoré par un certain nombre d'annales islandaises (*Íslandske Annaler indtil 1578*, G. STORM éd., Christiania, 1888, p. 20, 59, 112, 320, 473).
50. Ces guerres civiles résultaient pour une large part de l'archaïsme des coutumes successorales, qui permettaient à tout fils de roi de prétendre à la couronne. Au Danemark, la quasi-totalité des évêques mourut en 1134, lors de la bataille de Fodevig, qui opposa Magnus et Knut, tous deux candidats à la succession du roi Niels. En Norvège, les guerres civiles commencèrent à la mort de Sigurd Pèlerin de Jérusalem, en 1130 ; en 1135, elles coûtèrent la vie au premier évêque de Stavanger, Reinald, pendu sur l'ordre d'un des prétendants à la couronne norvégienne, Harald Gillekrist (*Morkinskinna*, op. cit., p. 199 ; SNORRI STURLUSON, *Heimskringla*, vol. III, op. cit., p. 287-288).
51. L'archevêque Eskil paraît avoir beaucoup tenu à ce rôle de médiation. En 1147, alors que le Danemark était déchiré par un conflit entre deux rois, Sven et Knut, il tenta de mettre sur pied une croisade contre les Wendes, qui devait faciliter une réconciliation entre les deux ennemis (A. E. CHRISTENSEN, « Eskil », loc. cit., p. 40).
52. On sait qu'il en existait à Lund, Odense, Roskilde, Viborg et Børglum (T. S. NYBERG, *Die Kirche in Skandinavien, Mitteleuropäischer und englischer Einfluß im 11. und 12.*

- Jahrhundert Børglum und Odense*, Sigmaringen, 1986, p. 79-110 ; K. PIRINEN, « Domkapitel », dans *KLNM*, t. 3, Copenhague, 1958, col. 185-195).
53. E. BUUS, *Consuetudines Lundenses. Statutter for kannikesamfundet i Lund c. 1123*, Copenhague, 1978, p. 59-63.
54. *DD*, I, 2, n° 77, p. 148-149.
55. Nous rejoignons ici l'idée exprimée par Arne Odd Johnsen dans une de ses études consacrées à cette importante légation (A. O. JOHNSEN, *Studier vedrørende...*, op. cit., p. 29-32).
56. Cette hypothèse a été formulée par Erik Gunnes dans sa biographie d'Eystein. Il estime que la culture et la maîtrise du latin dont l'archevêque fit preuve excluent qu'il ait pu étudier en Norvège (E. GUNNES, *Erkebiskop Øystein...*, op. cit., p. 30-31).
57. Ce phénomène, valable à l'échelle non pas de la seule Norvège mais à celle de toute la Scandinavie, a fait l'objet de très nombreuses études : A. O. JOHNSEN, « Om St. Viktorklosteret og Nordmennene. En skisse », *HT*, t. 33, 1943-1946, p. 405-432 ; H. BEKKER-NIELSEN, « Viktorinsk indflydelse », dans *KLNM*, t. 20, Copenhague, 1976, col. 61-63 ; S. BAGGE, « Nordic Students at Foreign Universities until 1660 », *Scandinavian Journal of History*, t. 9, 1984, p. 2-5.
58. *Gallia christiana*, t. VII, Paris, 1744, col. 712.
59. M. PACAUT, *La théocratie...*, op. cit., p. 95-100.
60. E. BULL, *Den pavelige legat Stephanus i Norge 1163*, Kristiania, 1915 (Skrifter utgitt av Videnskapsselskapet i Kristiania, II. Hist.-Filos. Klasse, 1915).
61. SNORRI STURLUSON, *Heimskringla*, vol. III, op. cit., p. 390.
62. *Norske middelalder dokumenter* (désormais NMD), S. BAGGE, S. H. SMESDAL, K. HELLE éd., Oslo-Bergen-Tromsø, 1973, n° 6, p. 27. Eirik Vandvik a cependant soutenu que l'une des décrétales dont on estime généralement qu'Eystein Erlendsson fut le destinataire avait été en réalité adressée à son prédécesseur (E. VANDVIK, « Konstantins dâp... », loc. cit., p. 130-142).
63. W. HOLTZMANN, « Krone und Kirche... », loc. cit., p. 341-400.
64. NMD, n° 8, p. 32-35.
65. Dans ce serment, le roi s'engageait à être fidèle au pape, à rendre bonne justice aux églises, aux clercs et à l'ensemble de ses sujets, riches et pauvres, conformément aux lois de ses pères (NMD, n° 7, p. 30-33).
66. NMD, n° 10, p. 51-54.
67. T. IVERSEN, « Landskapslovene og kanonisk rett », dans G. E. ERSLAND, E. HOVLAND et S. DYRVIK dir., *Nordiske middelalderlover. Festskrift til Historisk Instituttets 40-års Jubileum*, Bergen, 1997, p. 69-96.
68. *Passio et miracula beati Olavi*, F. METCALFE éd., Oxford, 1881.
69. Ces amendes sanctionnaient les plus graves manquements à la discipline religieuse, comme le non-respect du jeûne du vendredi, la consommation de viande de cheval, qui constituait la réminiscence d'un rituel païen, le refus de verser la dîme ou bien encore l'inceste et la bigamie.
70. NMD, n° 7, p. 31-33.
71. E. GUNNES, *Erkebiskop Øystein...*, op. cit., p. 87.
72. Cette formule est tirée du *De Sacramentis christiania fidei*, dans une traduction de Marcel Pacaut (M. PACAUT, *La théocratie...*, op. cit., p. 85).
73. Eystein était un fervent partisan de cette philosophie, si prégnante au Moyen Âge. Dans les actes rédigés en latin, il se faisait nommer *Augustinus*, et il déploya un grand

zèle pour favoriser l'implantation des chanoines de Saint-Augustin en Norvège (E. GUNNES, *Erkebiskop Øystein...*, *op. cit.*, p. 193-194).

74. T. TOBIASSEN, « Tronfølgeloven og privilegiebrev. En studie i kongedømmets ideologi under Magnus Erlingsson », *HT*, t. 43, 1964, p. 181-276 ; E. GUNNES, *Kongens ære...*, *op. cit.*, p. 132-147.

75. « Iustus autem, ut leo confidens, absque terrore erat » (*Passio Olavi*, *op. cit.*, p. 69).

76. « In regali fastigio constitutus spiritu pauper erat, et terrenis negociis implicatus nichilominus meditabatur celestia. Quicquid diuina lex prohibet uehementer abhorrebat ; quicquid precipit ardentissimo complectebatur amore » (*ibid.*, p. 68).

77. « In futuro eciam prouinciis quibus preerat prouidens, ne nobiliores et potenciores per potenciam humiliores opprimerent, leges diuinas et humanas multa plenas sapientia, et mira compositas discrecione, scripsit et promulgauit » (*ibid.*, p. 70-71).

78. Eystein le qualifie de « modestissimus et equissimus arbiter » (*ibid.*, p. 71).

79. *Ibid.*, p. 71.

80. Un miracle attribué à saint Olaf est significatif de cet aspect de l'image du saint roi. Un dimanche, le roi se mit à tailler une branche de bois ; un homme qui se tenait à ses côtés lui en fit la remarque en disant : « C'est demain lundi, seigneur roi ». Comprenant sa faute, le roi, pris de remords, rassembla tous les copeaux de bois en sa main, avant d'y mettre le feu. Par miracle, sa main ne fut pas blessée (*ibid.*, p. 85).

81. Selon la loi de succession au trône, le fils aîné du roi devait succéder à son père, sauf s'il n'était pas jugé convenable pour cette charge. En ce cas devait être désigné celui de ses frères qui paraissait le meilleur à un collège composé de l'archevêque, des évêques et des douze hommes les plus sages de chaque diocèse. Au nom d'un principe que l'historien Torfinn Tobiassen a qualifié de « principe d'idonéité », le haut clergé se voyait ainsi reconnaître une place de choix dans la désignation du roi (T. TOBIASSEN, « Tronfølgelov og privilegiebrev... », *loc. cit.*, p. 257).

82. Le maître parisien estimait en effet que le pouvoir spirituel devait instituer le pouvoir temporel (M. PACAUT, *La théocratie...*, *op. cit.*, p. 84).

83. Ce principe se trouve inscrit avec force dans les *Canones Nidrosienses*, qui interdisent l'intervention des laïcs dans les élections épiscopales, ainsi que l'investiture laïque (NMD, n° 11, p. 56-58). Cela n'empêcha apparemment pas un certain nombre d'interventions royales dans la désignation des évêques de la seconde moitié du xii^e siècle.

84. H. KOHT, « Sverre Sigurdsson », dans *Norsk biografisk leksikon*, t. 15, Oslo, 1976, p. 452-470.

85. A. O. JOHNSEN, *Om erkebiskop Øysteins eksil 1180-1183*, Trondheim, 1951 (Det Kongelige norske Videnskabers Selskabs Skrifter, 1950, n° 5).

86. K. HELLE, *Norge blir en stat 1130-1319*, Bergen-Oslo-Tromsø, 1964 (Handbok i norsk historie, 3), p. 58-64.

87. Ivar Kalfsson fut évêque de Nidaros de 1139 au plus tôt à 1151 au plus tard. Avant d'accéder à la dignité épiscopale, il fut un homme d'armes et s'illustra dans la première phase des guerres civiles norvégiennes, dans les années 1130. Cela explique qu'il ait pu avoir une descendance.

88. *Sverris saga etter Cod. AM 327 4^o*, G. INDREBØ éd., Kristiania, 1920, chap. 108, p. 114.

89. *Islandske Annaler...*, *op. cit.*, p. 120.

90. *Ibid.*, p. 122.

91. La *Saga de Sverre* raconte que l'archevêque renouvelait cette excommunication tous les dimanches (*Sverris saga...*, *op. cit.*, chap. 121, p. 129).

92. *Norske middelalder dokumenter*, op. cit., n° 14, p. 73-75.
93. *Sverris saga*..., op. cit., chap. 123, p. 130-131.
94. Dans un diplôme du 6 octobre 1198, Innocent III condamna cet évêque, accusé de manquer à son devoir d'obéissance à l'égard de son archevêque. Cette condamnation était assortie d'une claire menace de suspension (DN, VI, n° 6, p. 10).
95. On trouve notamment cette idée dans la synthèse classique de Carl Frederik Wisløff (C. F. WISLØFF, *Norsk kirkehistorie*, Oslo, 1966, p. 172-173).
96. L. HOLM-OLSEN, *Studier i Sverres saga*, Oslo, 1953 (Avhandlingar utgitt av Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo, II. Hist.-Filos. Klasse, 1952) ; ID., « *Sverris saga* », dans P. PULSIANO et K. WOLF dir., *Medieval Scandinavia. An Encyclopedia*, Londres-New York, 1993, p. 628-629 ; S. BAGGE, « La *Sverris saga*, biographie d'un roi de Norvège », *Proxima Thulé*, t. 2, 1996, p. 113-128.
97. MAGNÚS STÉFANSSON, « Eirík Ivarsson », dans *Norsk biografisk leksikon*, t. 2, Oslo, 2000, p. 438-439.
98. Nous renvoyons à l'élection de Martin de Bergen, évoquée plus haut (*Sverris saga*, op. cit., chap. 123, p. 130-131).
99. NMD, n° 13, p. 67-71.
100. NMD, n° 14, p. 75.
101. M. PACAUT, *La théocratie*..., op. cit., p. 107-124.
102. On ne peut manquer ici d'évoquer le *Miroir royal* du xiii^e siècle, dans lequel Sverre Bagge a vu le reflet de ces conceptions (S. BAGGE, *Den politiske ideologi i Kongespeilet*, Bergen, 1979).

RÉSUMÉS

Cet article a pour ambition d'étudier l'image que les évêques de Norvège avaient de leur pouvoir dans la société du xii^e siècle et comment cette image évolua à mesure que l'Église norvégienne, traditionnellement liée à l'Angleterre, se tournait vers le sud de l'Europe. Au cours de la première moitié du siècle, au contact des archevêques danois de Lund, ils se familiarisèrent avec les conceptions théocratiques issues de la réforme grégorienne. Après la fondation en 1152-1153 de la province de Nidaros, qui les mit directement au contact de la papauté, ils affichèrent clairement leur attachement à ces conceptions. En ce domaine, l'archevêque Eystein Erlendsson (1161-1188) prôna la modération, probablement inspiré par les idées du maître parisien Hugues de Saint-Victor. Son successeur Erik Ivarsson (1188-1205) opta en revanche pour une conception plus radicale de la théocratie, sous l'influence des papes Célestin III et Innocent III.

Norwegian Bishops and Western Political Ideas in the 12th century. This article deals with the picture Norwegian bishops had of their power in the society of the twelfth century and with its evolutions as the Norwegian Church, which was from the beginning linked to England, was turning towards Southern Europe. During the first half of the century, through their contacts with the Danish archbishops of Lund, they became acquainted with theocratic theories stemming from the Gregorian Reform. After the foundation of the province of Nidaros, they had frequent contact with the popes and affirmed their attachment to these theories. Archbishop Eystein Erlendsson (1161-1188), probably inspired by the ideas of the Parisian master Hugues of Saint-

Victor, was in favour of a moderate theocracy. Through his acts, his follower Eric Ivarsson (1188-1205) developed a more radical idea of theocracy, under the influence of popes Celestin III and Innocent III.

INDEX

Mots-clés : évêques, Église et royauté, idées théocratiques, société norvégienne

Keywords : bishops, church and kingship, theocracy, Norwegian society

AUTEUR

STÉPHANE COVIAUX

Université Paris I Panthéon-Sorbonne, LAMOP, 17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris –
Université d'Orléans, EA « Savoirs et pouvoirs », 10, rue de Tours, 45072 Orléans Cedex

2